

les vieilles rancunes. Devons amis tous trois, aidons-nous les uns les autres et je promets que si je réussis dans une de mes entreprises je vous donnerai à chacun une large part du gâteau. Vous, Bénoni vous pourrez vous mettre en ménage avec Ursule. Quand à vous Cléophas, vous aurez la confiance de la comtesse de Bouctouche, et elle vous récompensera grassement si vous parvenez à lui faire retrouver un trésor qu'elle a perdu.

—Ah, oui-da, oui, dit Cléophas en prenant un air penché et songeant probablement à l'argent qu'il avait caché dans le cimotière militaire. Oui, mais li y a une petite difficulté. C'est mon affaire de St. Jérôme. Vous, monsieur Caraquotte, vous pouvez vous vanter de m'avoir fourré dans de jolis draps.

La police de Ste. Scholastique et de St. Jérôme va se mettre à mes trousses et finira par me pincer. Vous savez tous, que je suis innocent du crime dont Ursule m'a accusé, innocent comme le petit poulet qui tette sa mère.

Caraqotte reprit :

—Tenez, Cléophas, si vous voulez me jurer aujourd'hui une obéissance aveugle dans l'entreprise que j'ai commencée, je me charge de vous tirer d'embarras. Ursule retirera sa plainte devant les magistrats et les autorités ne vous inquiéteront plus.

—Je vous le jure à une condition ; c'est que vous prendrez tous les moyens de m'empêcher de tomber entre les mains de la police.

—Fiez-vous à moi, c'est entendu et bien compris.

—Comtez sur moi, dit Bénoni, Je suis votre homme,

—Dans ce cas, reprit Caraquotte. Je vais me mettre à l'œuvre dès aujourd'hui. Trouvez-vous tous deux sur la petite rue Ste. Thérèse demain à dix heures du soir. Je vous donnerai alors mes instructions.

Les trois amis trinquèrent oncore plusieurs fois et sortirent de l'Hôtel.

Caraqotte et Cléophas suivirent la rue Notre-Dame jusqu'au carré Dalhousie.

Bénoni prit la direction de la maison du père Sansfigon où il devait faire sa première visite à Ursule qui était sortie de la prison des femmes en compagnie de Madame de Bouctouche.

(La suite au prochain numéro.)

Tiens, Jacques, voici deux gâteaux ; donne le plus petit à ton frère.

Jacques les regarde et semble hésiter. Puis, d'un air résolu, mordant à belle dents dans l'un des deux :

—Attends, Pierre, je vais t'en faire un petit !

.

Lamartino, à qui l'on demandait s'il ne dépensait pas trop d'argent en annonces, répondit :

—Non, les annonces sont d'absolue nécessité. Le bon Dieu lui-même a besoin de réclame. Autrement, pourquoi sonnerait-on les cloches ?



Portrait du nouveau président du Conseil, l'Hon. M. Mousseau, d'après une daguerréochipie canayenne.

LE VRAI CANARD.

MONTREAL 13 NOVEMBRE 1880.

LE THEATRE SCANDALEUX ET LA MINERVE.

La *Minerve* nous arrive mardi matin avec une réclame ronflante en faveur de la compagnie d'Opéra-Bouffe au Théâtre-Royal.

Cette conduite étrange de la feuille collot-monté nous a épaté au superlatif.

Quoi ! la sainte feuille qui lors des dernières représentations de la troupe. Aimée, fulminait contre l'immoralité des pièces d'Offenbach, se permet d'aller applaudir aux gauloiseries de la "Fille du Tambour-Major" c'est à croire que la bonne-femme a la berlue !

Savez-vous quelle pièce l'orthodoxe *Minerve* a approuvée en applaudissant au succès des acteurs du Théâtre-Royal ? Nous allons vous dire cela en peu de mots. Au premier acte de la "Fille du Tambour-Major," la scène représente la cour intérieure d'un couvent. A la droite du spectateur on voit sur un piédestal une statue de Notre-Dame de Lourdes. Pendant les premières scènes deux actrices sont affublées d'un costume religieux et portent chacune au col une croix argentée. Ces deux actrices remplissent les rôles les plus burlesques lorsqu'elles sont livrées aux insultes de la soldatesque d'une armée d'invasion. L'acteur comique qui joue le rôle de Griololet, après avoir tenu des discours graveleux et s'être livré à force gestes libidineux, va jusqu'à faire le signe de la croix devant un auditoire qui pouffe de rire. Attendez, ce n'est pas tout. Dans le troisième acte un des acteurs portant un habit de moine écoute la confession d'une femme

et tourne en dérision avec un cynisme révoltant le sacrement de la pénitence.

Ces représentations impies se donnent dans Montréal et un journal qui se prétend plus religieux que ses confrères leur donne des annonces à grand renfort de réclames.

Proh pudor !

Allons, vieille *Minerve*, ne prêchez plus la morale à vos lecteurs, car tout le monde te criera : Veux-tu t'arrêter ! veux-tu t'arrêter ! !

NOS CONTEMPORAINS.

L'HON. J. A. MOUSSEAU.

Un abcès et un homme de génie finissent toujours par percer. M. J. A. Mousseau qui a été longtemps incompris par ses contemporains vient de recevoir cette semaine la récompense des services signalés qu'il a en mainte et mainte occasion rendus au parti conservateur. Les quelques notes biographiques sur ce grand homme que nous publions aujourd'hui seront lues avec intérêt par la majorité de nos lecteurs.

Dans le mois de juillet 1838 pendant la révolution sanglante qui nous a valu l'établissement d'un gouvernement responsable au Canada, un enfant pesant seize livres et dix onces naissait sur les bords enchantés du St. Laurent, dans la paroisse de Berthier. Cet enfant était Joseph Alfred Mousseau. Les archives de sa paroisse ne contiennent aucuns détails sur les cinq premières années de sa vie. En 1844, ses parents le firent matriculer dans l'école du village. En commençant ses études élémentaires il fit preuve d'un grand talent pour les spéculations du haut commerce. S'il faut en croire les traditions de Berthier, il essaya un

jour des pertes considérables en jouant à pique ou noque avec ses petits camarades.

Joseph Alfred, voyant que la fortune le traitait en marâtre, eut recours à un expédient. Il se lança hardiment dans le jeu avec une épingle à deux pointes et "bluffa" tous ceux qui avaient été plus houreux que lui dans le jeu. Plus tard les chroniques du temps nous apprennent qu'il était devenu d'une force extraordinaire au jeu de marbres. Les enfants du village ne connaissaient pas un adversaire plus redoutable en jouant à la snoque (*last knock*) Il avait fait une razzia de tous les *allés* et des marbres en verre de ses compagnons.

Son père lui trouva des dispositions si admirables pour les affaires qu'il le fit entrer à l'académie de Berthier où il fit de brillantes études. Il termina son cours en 1856 et embrassa la carrière légale où il devait briller comme la chandelle Jablokoff de la jurisprudence.

Il commença sa cléricature dans l'étude de M. L. A. Olivier. Il transporta subséquemment son brevet à M. T. K. Ramsay. Il quitta ce dernier bureau pour suivre celui de M. L. T. Drummond et termina son droit chez M. L. Bélanger.

Notons ici le fait que le sujet de cette biographie eut pour patrons quatre avocats qui devaient briller dans la magistrature. Lors que M. Mousseau fut admis à la pratique en 1860 il ontroyait déjà dans une avenir rapproché le jour où il serait appelé à monter sur le banc. En effet dès 1871 le gouvernement conservateur lui offrit une place de juge à Manitoba, charge qu'il ne voulut pas accepter pour ne point froisser les susceptibilités d'un mi, Monsieur Charles Thibault à qui cet honneur était réservé. En 1873 M. Mousseau fut nommé conseil de la Reine. En 1862 il débuta dans le journalisme en publiant quelques articles anodins dans le *Colonisateur*, feuille bi-hebdomadaire fondée par MM. Monpetit et Ludger Labelle. En 1867 il lança un pamphlet en faveur de la confédération, pamphlet dont le tirage presque complet tomba entre les mains des épiciers. Il joua pendant quelque temps le rôle de second violon à l'*Opinion Publique*. En 1875 il fut élu représentant du comté de Bagot.

Dans l'ordre physique M. Mousseau pèse 345½ livres sans compter son corceau qui pèse trois livres et onze onces, c'est-à-dire une once de plus que celui de Cuvier et quatre de plus que celui de D'Arcy McGee.

Dans l'ordre politique M. Mousseau est aussi d'un grand poids à cause de la profondeur de ses connaissances en droit constitutionnel. Il y a deux ans dans la chambre des communes ce fut lui qui fut chargé de passer M. Letellier au bob. Il réussit dans sa tâche et le parti conservateur n'attendait que l'occasion de lui prouver sa reconnaissance.

M. Mousseau ne manquait point de cette ambition qui désire avec